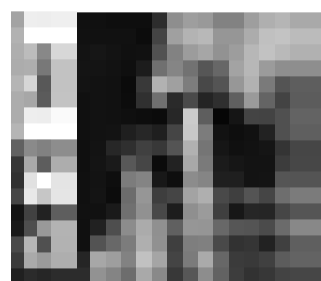


Tu veux ma photo?

(mp) - L'été dernier, **Marylène Negro** avait lancé un projet pour collecter des photos de gens, qui juxtaposées, devaient constituer une oeuvre. Listings, tracts et appels dans les journaux ont fini par rassembler des murs complets d'images. Accrochées sur un fond de Rauhfaser blanc, ces clichés ont été rephotographiés selon des cadrages qui semblent alléatoires: images coupées, coin de mur en milieu de prise de vue, distances de l'objectif qui varient... Le samedi 15 septembre, la galerie Nei Liicht à Dudelange invite à la présentation du catalogue qui regroupe ces 96 planches. Sans explication complémentaire, l'ouvrage est quelque peu décevant, car mis à part la couverture qui reprend l'affiche de l'exposition de l'été dernier et l'adresse de la galerie et de l'éditeur, on n'y trouve aucune information, ni sur la démarche, ni sur l'oeuvre en général de l'artiste.

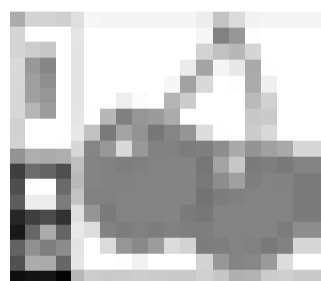
Le même jour Stéphane Ackermann projettera dans son Agence d'art contemporain à Luxembourg-ville, deux vidéos de l'artiste: "Ni vu - ni connu" (15h) et "Neither seen nor heard" (17h30).

**Annäherung an Fidel**

(rg) - Am 13. August feierte eine der letzten politischen Legenden des 20. Jahrhunderts seinen 75. Geburtstag.

Der Journalist **Volker Skierka** wagte sich auf der Basis von unzähligen Quellen an eine politische Biographie des Erzfeindes des Kapitalismus. Auf über 500 Seiten ist ihm das Kunststück gelungen, zwischen interessanten, aber nie sensationalistischen Details des privaten **Fidel Castro** und einer tiefen Analyse der politischen Erfolge und Missgriffe des schillernden Patriarchen die richtige Balance zu finden. Kann der Autor anfangs seine Bewunderung für den Guerillero und Volkshelden kaum verhehlen, so steigert sich seine streckenweise theoretische und sehr akribische Analyse - der Mythos Che wird dabei ziemlich lädiert - zu einer ausgewogen kritischen Beurteilung des Lider Maximo. Falls das überhaupt möglich ist...

Volker Skierka: *Fidel Castro, Eine Biographie*, Kindler Verlag Berlin 2001, 543 S., 25,50 €.

**Toute la gauche**

(RK) - Le site dei-lenk.lu n'est pas un site de parti comme les autres. En fait, le site existait déjà, milieu des années 90, avant même que le mouvement politique "déi lénk" ne soit fondé. En donnant aux militant-e-s du PC, de la "Nei Lénk" et à d'autres une image fédératrice de ce qu'est la gauche, le site a préfiguré le rapprochement politique ultérieur.

A l'époque les moteurs de recherche étaient moins répandus, et le principal contenu du site était une linklist utile à toute personne "portant son coeur à gauche". Cette liste existe toujours et reste intéressante et pluraliste: on y trouve aussi le parti des Verts, le POSL, et même la Caritas et - pas très p.c. - Spider.lu. Au-delà, il y a une ribambelle de partis et d'organisations progressistes de par le monde. Il y a aussi un forum où les membres de "déi lénk" discutent ouvertement leurs différences. Evidemment, vous trouverez aussi les textes fondateurs du jeune mouvement. Seul regret, le site manque un peu d'actualité. C'est la rançon du bénévolat citoyen.

www.dei-lenk.lu

BANDE DESSINEE

Sur la nature humaine

Will Eisner est sans contestation un des grands de la bande dessinée engagée. Avec "Mon dernier jour au Vietnam" l'octogénaire a encore une fois prouvé qu'il est un maître de son genre.

Né en 1917 à New York, William Erwin, dit Will Eisner, est simplement un des plus grands dessinateurs-scénaristes de tous les temps. Son influence sur le 9e art est sans égal depuis ses débuts dans les années trente. En 1935, il met au point sa première série policière "Hary Karry" et collabore avec d'autres grands tels Bob Kane, créateur de "Batman" et Jack Kirby, père de "Captain America" ou encore de "The Hulk". Eisner travaille pour les marchés américains, anglais et australiens sous différents pseudonymes et crée même son propre "syndicate", le "Universal Phoenix Features".

Avant d'être mobilisé en 1942, Eisner réalise son plus grand succès avec un personnage qui ne le quittera plus, "The Spirit". Il introduit des techniques narratives et graphiques qui vont révolutionner le monde du "comic book": cadrages cinématographiques, indications de passage du temps, onomatopées... Avec la guerre commence alors pour Will Eisner une longue carrière

comme dessinateur pour l'armée américaine, que ce fut grâce à des séries comme "Private Dogtag" et "Joe Dope" ou grâce à des illustrations pour des journaux de l'armée comme "P.S." ou "Army Motors". C'est en tant qu'envoyé spécial pour "P.S." en Corée et au Vietnam qu'Eisner collectionne le matériel présenté dans "Mon dernier jour au Vietnam" (Mémoires Delcourt).

Deux v(o)ies parallèles

Tandis que Will Eisner, en civil, renoue avec "The Spirit" où il se fait assister entre autres par le génial auteur Jules Feiffer, il continue son étroite collaboration avec l'armée, surtout comme créateur sous contrat civil de "P.S.". Jusqu'en 1972, Eisner visite des soldats américains au front pour faire des recherches sur la maintenance préventive du matériel de guerre, qu'il transforme en bande dessinée, formidable outil de formation qui transcende les barrières linguistiques.

C'est en Corée et au Vietnam qu'Eisner se rend compte des effets de la guerre sur la population occupée: les six histoires vraies racontées dans "Mon dernier jour au Vietnam", ne sont pas celles d'un John Wayne sorti tout frais des "Green Berets", mais celles d'un humaniste qui a depuis longtemps compris les vaines aspirations de l'homme. Sans jamais entrer en scène lui-même - si ce n'est qu'en "touriste" qui se fait guider par un sol-

dat américain - Eisner analyse par une série de dessins judicieux et quelques paroles choisies le destin d'hommes qu'il a connus.

Il y a le major qui l'accompagne au front, dont le sang-froid superficiel s'évapore lorsqu'il risque de ne pas survivre à son dernier jour au Vietnam et de ne jamais voir son fils. Il y a le journaliste "cool" qui voit la guerre devenir sa propre guerre quand son fils est tué devant ses yeux. Il y a aussi le petit chasseur qui n'a jamais pu impressionner son père et qui tente de montrer à Eisner qu'il est toujours un fin tireur en prenant comme cible une vieille femme coréenne. C'est la façon incomparable qu'a Eisner de dessiner ces personnages réels, qui fait de ces (trop) courts récits des documents d'une grande valeur, des analyses de la nature humaine, qui se passent de tout commentaire superflu.

Will Eisner est à considérer comme l'un des inventeurs du "graphic novel", comme le prouvent "Le contrat" (Glénat), "Big City" (Albin Michel) ou "Le peuple invisible" (Comics USA). Il n'a jamais cessé de développer son art et de le mettre au service d'un but plus grand que le pur "entertainment". Cet octogénaire généreux a largement mérité les maints prix qui lui furent décernés, entre autres le Grand Prix du Salon d'Angoulême en 1975. Avec "Mon dernier jour au Vietnam", il démontre qu'il n'a rien perdu de son talent.

Jean-Marc Lantz

Will Eisner: "Mon dernier jour au Vietnam", Editions Delcourt, 76 pages, 418 LUF, 10.36€

WORLD & VILLAGE MUSIC (3)

Zapata rocks back

La réponse de jeunes Latinoaméricain-e-s au joug yankee ne se fait pas seulement via le Subcomandante Marcos. Le Latin Rock accompagne la "reconquista".

En septembre et octobre le programme Malinyé sur Radio ARA (dimanche 11h30 - 13h) présente une série d'émissions thématiques de musiques de tous les continents. Ce dimanche 16 septembre on entendra notamment les interprètes présentés ici. Les références discographiques se trouvent sur internet: www.ara.lu

(roga) - L'Amérique Latine sous le joug de l'impérialisme yankee. Pas étonnant que la (co)colonisation soit aussi culturelle. Avec le rock anglo-saxon comme accompagnateur de la mondialisation économique. Mais la "Reconquista" est entamée: les Latinos se sont emparés du rock par le phénomène du "Rock Latino". Deux caractéristiques du rock latino, mis à part les paroles en espagnol ou portugais: après s'être orientés d'abord sur le modèle US, les nouveaux groupes sont plutôt tentés par les racines latines. Ensuite, le contenu politique, avec ses références à Zapata ou le EZLN, et le look prolétaire urbain restent plus prononcés que chez les nordistes arrivés au mainstream. Rock Latino globalisé également, puisqu'il est souvent difficile de détecter si la musique vient d'Amérique Latine, d'Espagne ou tout simplement de citoyens du monde comme Manu Chao ou Sergent Garcia.

Les grands classiques du rock latino sont des groupes aux

noms souvent faramineux. "Maldiva Vecindad y los Hijos del Quinto Patio" du Mexique mènent la danse avec leur rock "zappaesque" délirant, tout comme "Los Fabulosos Cadillacs" d'Argentine. Citons également les Chiliens de "La Ley", les Argentins "Patricio Rey y Sus Redonditos de Ricota" et "Illya Kuryaki and the Valderramas" ou les Mexicains de "Tijuana No". Dans cette énorme mêlée de groupes et d'interprètes, il est difficile de se retrouver. Nous nous contenterons de relever quelques nouveaux interprètes originaux.

"Los de Abajo" sont un groupe de jeunes Mexicains qui réussissent admirablement à combiner les rythmes de danse traditionnels latino-américains avec des influences très actuelles. Leur premier compact paru chez "Luaka Bop" de David Byrne est en tout cas une véritable trouvaille. Sur la pochette du disque "Libros y Locos" d'un autre groupe mexicain, "El Gran Silencio", on trouve une double image avec un groupe de pères du style

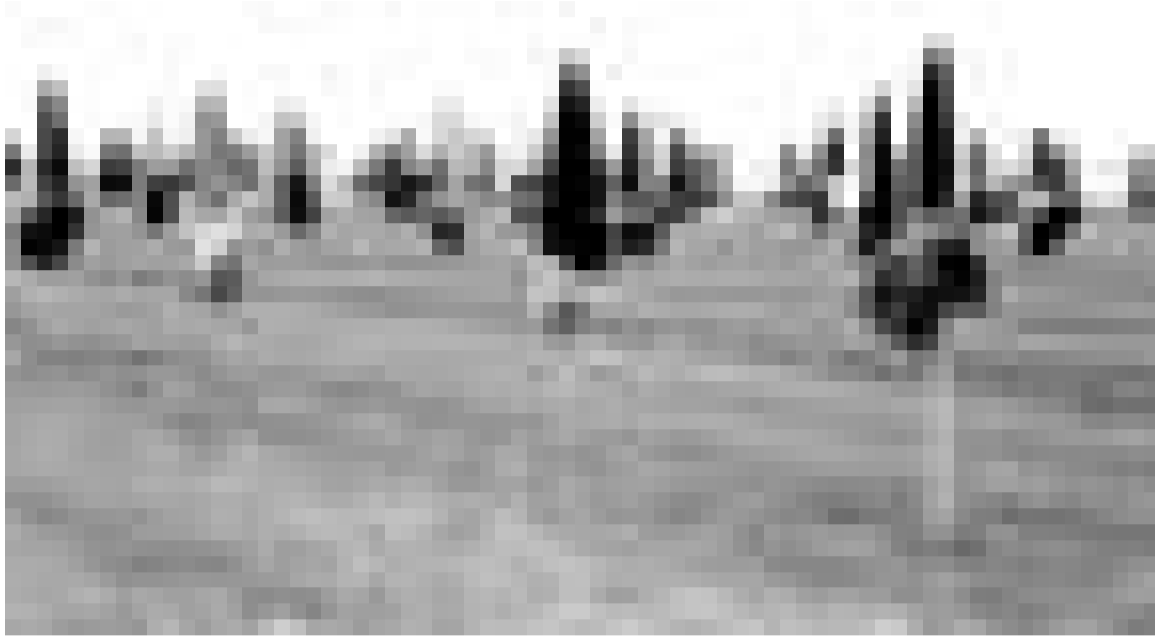
"ranchera" traditionnel et le groupe à l'allure hip hop. La musique répond à cette image et s'avère extrêmement passionnante. De la Colombie nous vient le groupe "Bloque", qui puise également dans les racines, mais pour aboutir à un style plus hard rock. Une interprète féminine représente le mariage réussi entre le rock et la chanson d'auteur: la Mexicaine Julieta Venegas, ancienne chanteuse de "Tijuana No", s'est établie en excellente auteure-interprète à côté d'une nouvelle génération de "mexican divas" (titre de deux compilations).

Pour ceux et celles qui voudraient d'abord se contenter d'une petite introduction, signalons les compacts "Reconquista" (Rhino R2 72575) pour le rock "classique" et les deux compilations doubles "Radical Mestizo" (Revel/fonmusic) pour l'esprit innovateur du genre Manu Chao.

Pour les hispanophones, une maison d'édition de Zaragoza a sorti un fabuleux "Diccionario del rock latino" (Zona de Obras, www.zonadeobras.com) que l'on peut recevoir via internet avec une efficacité épate. Rien ne vous empêche plus de sombrer dans la jungle du rock latino.

FESTIVAL DU FILM AMERICAIN

Surprise hors compétition



Les célèbres parasols de Deauville.

Foto: Thibaut Demeyer.

Le Festival de Deauville a pour but de promouvoir les nouveautés américaines. L'événement de la 27e édition était la projection en avant-première de "Artificiel Intelligence" de Steven Spielberg.

S'il existait une sorte de guide Michelin pour le classement des différents festivals, le Festival du film américain de Deauville serait classé en seconde catégorie au même titre que le Festival de San Sebastian, Sunday et Toronto, la première catégorie étant bien entendu réservée à Cannes puis Berlin et Venise. Mais le plaisir d'un festival ne dépend pas de sa "catégorie".

Ici, on ne parle pas de Palme d'Or, de Croisette, de grillons et de ciel bleu. Le Parasol d'Or, les planches, les mouettes et un ciel chargé de nuages sont de rigueur au Festival du Film Américain de Deauville. Créé il y a 27 ans par le Maire de Deauville, le concours a pour objectif de promouvoir les nouveautés américaines qui tiendront compagnie aux Européens durant l'automne. En clair, il s'agit de faire de la publicité pour les grands studios hollywoodiens. Mais attention, seuls les films issus des studios indépendants ont droit à la partie compétitive. Il est donc toujours intéressant d'assister à cette manifestation car chaque année, un grand film sort de la sélection ainsi que le nom d'un futur grand réalisateur.

En 1999, par exemple, c'est Deauville qui avait lancé Spike Jonze pour son magnifique "Dans la peau de John Malkovich". La seconde raison de ne pas rater cet événement, c'est la présence des grandes stars d'Outre Manche. De Steven Spielberg à Tom Hanks en passant par Jack Nicholson, Sylvester Stallone ou

Michael Douglas et Harrison Ford, tous sont venus un jour ou l'autre fouler les célèbres planches qui bordent la Manche.

Comédie musicale et science fiction

Après que le jury ait visionné 12 films, le verdict est tombé dimanche dernier. En parfaite symbiose avec le public, le président du jury, Jean-Jacques Annaud et ses acolytes ont attribué le Grand Prix du 27e Festival du film américain à "Hedwig and the Angry Inch" de John Cameron Mitchell et le prix du jury à "Ghost World" de Terry Zwigoff. Le film de Mitchell ressemble plus à un long clip vidéo: pendant 1h30, on a droit à environ une heure de chansons! Certes, la musique est de qualité, du bon rock and roll qui nous donne envie d'acheter la BO, mais le reste n'est pas si enthousiasmant. Le réalisateur a préféré choisir comme mode narratif une forme de comédie musicale pour raconter l'histoire d'un transsexuel d'Allemagne de l'Est qui souhaite faire carrière dans la chanson. Dommage, car avec ce choix le rythme du film tombe dès que la musique s'arrête. Il se retrouve limité, décrivant avec difficulté l'importance de la souffrance de ce chanteur pas comme les autres qui voulait prouver une identité claire et nette. D'un autre côté, cette musique évite le naufrage du film car elle est non seulement de qualité mais également très entraînante. Quant à

"Ghost World", qui retrace le mal de vivre de la jeunesse dorée américaine, il ne suscite aucun engouement particulier. Le film se laisse voir avec une certaine indifférence, la mise en scène paraissant bien académique. Pour ce qui est des autres films présentés hors compétition, nous retiendrons tout particulièrement "Opération Espadon" avec John Travolta, "Sous le Silence" avec Andy Garcia, "D'Artagnan" de Peter Yams dont certaines scènes ont été tournées au Luxembourg. Ce film, sorti ce week-end aux Etats-Unis, y a fait un véritable carton. En revanche, Deauville lui a réservé un accueil assez froid. Il faut dire que si "D'Artagnan" brille par sa qualité chorégraphique des combats, il souffre du côté historique et scénaristique. "C'est en fait un pur produit commercial qui tombe à pic avec les sachets de pop-corn.

Cela dit, l'événement du 27e Festival de Deauville reste la projection en avant-première de "Artificiel Intelligence" de Steven Spielberg avec Haley Joel Osmond. Une projection qui tombe bien puisque le festival rendait hommage à Stanley Kubrick qui était à l'origine du projet. Film de science fiction par excellence, "AI" nous fait réfléchir sur la place future des robots en lieu et place des hommes. Un long métrage au thème intéressant tant que l'on reconnaît la griffe Kubrick. Seulement, dès la seconde partie du film, Steven Spielberg marque l'oeuvre de son empreinte et le film devient soudain commercial et les sentiments glaciaux. La question se pose alors: "Et si Kubrick l'avait réalisé, que serait devenu 'AI'?" La réponse nous paraît évidente; à savoir un film d'une qualité identique à son "2001, Odyssée de l'Espace", le début de "AI" se voulant être purement et simplement la suite.

A noter également que le festival a rendu hommage à Julianne Moore, Christopher Walken et Burt Reynolds en projetant en avant-première mondiale leur dernier long métrage "Tempted". Avec ces hommages, Deauville, en toute humilité, a organisé un grand festival où il a fait bon se rendre.

**Thibaut Demeyer et
Brigitte Lepage**

Le folklore en classique

(pm) - **Hamilton Harty** (1879 - 1941), le plus remarquable des compositeurs irlandais, sombré dans un oubli injustifié, est ressuscité dans un enregistrement haut en couleurs de l'**Or-**

chestre symphonique national d'Irlande dirigé par Proinsias Duinn. Le poème symphonique "With the Wild Geese", en forme de palindrome, évoque la bataille de Fontenoy. Les accents martiaux se mêlent ici aux mélodies folkloriques. "In Ireland", est une jolie rhapsodie pour orchestre avec flûte et harpe en solo, évoquant des ruelles de Dublin animées par des musiciens ambulants. "An Irish Symphony" met le folklorique dans le rythme postromantique, sans verser cependant dans le pittoresque ou le sentimental. Ces pages sont rendues de façon très vivante par le chef et les musiciens irlandais. Un CD à ne pas manquer par tous les curieux de compositeurs remarquables mais absents de nos salles de concert.

Orchestre symphonique national d'Irlande: Hamilton Harty, Naxos 8.554732.

Tristement bien fait

(gk) - Ah la pop triste anglaise! Après "Coldplay" et "Travis", la presse musicale d'outre-

Manche a déjà choisi ses nouveaux chouchous depuis quelque temps. Mais voilà, le succès en dehors de Grande-Bretagne ne semble pas être donné à **Lowgold**, contrairement aux deux autres groupes cités. Pourtant leur opus **Just backward of square** a beaucoup pour plaire. De très belles mélodies et des guitares chaleureuses s'accordent en chansons mélancoliques et entraînantes. A l'inverse de "Coldplay", l'habillage sonore est ici bien plus électrique, bien plus rock. Ce qui ne change rien au charme des harmonies, ni à la délicatesse de la plupart des morceaux. A écouter de préférence quand on n'a pas envie de bouger, mais plutôt de se faire son petit film les yeux fermés.

Lowgold: Just backward of square, NudeRecords, NU-DE17CD, www.lowgold.com

Disco invisible

(roga) - Certes, la musique latino se prête à merveille pour les soirées de danse. Mais les styles convenus de la salsa, de la

cumbia ou du son cubain ne conviennent pas à tout le monde. **Los Amigos Invisibles** ont modernisé le style vénézuélien du "gozadero" sur leur second disque "the new sound of venezuelan gozadera". Avec leur troisième, **Arepa 3000**, paru sous le prolifique label de David Byrne, le groupe constitué de six garçons style jeunesse dorée a habilement assemblé une foule d'ingrédients - funk, rock, jazz, disco, hip-hop, ... - dans une musique entraînante. A la première écoute, ça fait drôlement disco, mais la substance est bien plus solide que ça. Mettez à fond pour une mémorable soirée de danse, réécoutez en toute tranquillité ensuite.

Los Amigos Invisibles: AREPA 3000, a venezuelan journey into space, Luaka Bop 72438-49541-2-3.

